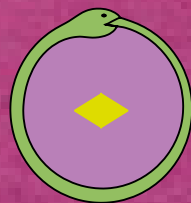
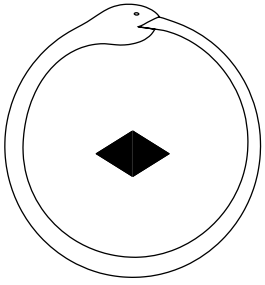


VÊTEMENTS VIVANTS

Flavia Aranha



cahiers
SELVAGEM



VÊTEMENTS VIVANTS

Flavia Aranha

Voici la transcription de l'intervention de Flavia Aranha lors de la rencontre *Les plantes qui nourrissent et régénèrent les villes*, dans le cadre du cycle *Régénérateurs de Gaïa*, en juin 2022.

Ça me plaît de penser que les vêtements vivants sont une extension de notre peau. C'est la nouvelle vie de ce qui était autrefois une plante, un insecte, un animal ou un champignon. Comme le décrit si bien notre ami Emanuele Coccia, la vie se transforme par la métamorphose.

Le coton, qui a déjà été graine, fleur, capsule, devient fil, puis tissu, et grâce aux mains d'une couturière, il devient aussi robe, chemise, veste, châle. Et après avoir pris cette nouvelle forme, et avant d'habiter ou d'habiller un corps, il prend de la couleur. La teinture est une rencontre poétique et amoureuse entre la fibre et la couleur de la plante. Cette plante peut être l'*urucum*, le *crajiru*, la pelure d'oignon. Ce peut être un bâton d'*angico*, de *jurema* ou barbe de timan. Il peut s'agir du fruit du *jenipapo* ou de la feuille de l'indigotier. Il se peut que ce ne soit peut-être même pas une plante, mais un champignon ou une cochenille. Il existe de nombreuses plantes et créatures qui donnent de la couleur. Dans la nature, il n'y a pas qu'une seule source de jaune, de bleu et de rouge qui, à partir du trichrome, donne toutes les couleurs. Les couleurs de la nature ne sont pas non plus des pantones. Il existe des centaines de plantes et d'êtres qui, liés à des connaissances et à des rituels, peuvent donner toutes les couleurs ; une diversité abondante et subtile de tons peut provenir d'algues, de branches, de feuilles, d'écorces et de racines. Elles ont généralement aussi des capacités de guérison. Couleur et guérison. Ces plantes et ces êtres se transforment en thé, puis en extrait, puis en teinture. Et dans un ballet harmonieux, créé à l'aide d'une cuillère en bois effectuant des mouvements circulaires dans une casserole d'eau chaude – ou même à l'aide d'une machine à teindre – la fibre et la couleur dansent, et se connectent dans

une attraction mue par le temps et la température. Ensemble, elles forment cette nouvelle vie. Des vêtements vivants.

Les vêtements vivants établissent un dialogue avec la personne qui les porte. Il s'agit d'une communication non verbale qui passe par l'odeur, la texture et le toucher. Tout comme notre peau, les vêtements vivants réagissent aux stimuli. S'il fait soleil, ils brûlent. Si un citron tombe dessus, il change de couleur. S'il est vieux, il se décolore. Dans la culture japonaise ancestrale, une cuve d'indigo, fabriquée à partir de feuilles fermentées de la plante, commence sa vie dans le bleu le plus profond et le plus sombre. Au fil du temps, cette cuve s'éclaircit et, le dernier jour de sa vie, lorsqu'on y trempe un tissu, elle revient incolore. Cette cuve est donc morte. Le teinturier est reconnaissant de cette vie et de cette couleur qui l'ont accompagné pendant probablement un an ou deux et rend la matière organique à la terre.

L'idée que ces vêtements peuvent guérir me plait. Avec mon cher professeur Aboubakar Fofana et avec le peuple du Mali, j'ai appris que les chamans des villages de ce pays, en plus des tisanes, des bains et des prières, prescrivent également l'utilisation de vêtements. Il existe une recette précise pour fabriquer des vêtements de guérison. La façon dont il est tissé, le motif et la couleur varient en fonction de la maladie du patient. Il y a une heure et un jour précis pour le porter. Je me demande dans quelle mesure cette idée est concrète. En effet, outre les molécules de couleur, d'innombrables substances se greffent sur ce nouveau corps et dialoguent avec nos cellules – et peut-être aussi avec notre cerveau et notre cœur.

Le vêtement vivant est créé à partir de désirs de changements. Si, par exemple, nous voulons nous exprimer et agir pour restaurer les forêts d'araucarias de la *Mata Atlântica* [forêt tropicale atlantique], nous le teindrons avec du yerba mate. La yerba mate est plantée parmi les araucarias et ce sont les producteurs qui veillent et suivent la croissance de ces arbres. Ils contribuent également à la création de vêtements vivants. C'était leur idée de tester l'écorce de l'arbre tombée pendant sa croissance, pour réaliser des impressions botaniques sur nos robes dans l'atelier.

Le vêtement vivant porte la mémoire de toutes les femmes et de tous les hommes qui ont participé à sa création et à sa production. Les

familles qui plantent, prient et récoltent. Un puissant réseau d'êtres humains est associé à cette chaîne de production, répartie dans tous les biomes du Brésil. La majorité d'entre eux sont des familles qui produisent par le biais de l'agriculture familiale dans des localités conquises par les luttes populaires. Il s'agit également de familles *ribeirinhas*¹, de familles de *quilombos*² et de familles indigènes.

En plus des vêtements, ces familles cultivent de la nourriture. Elles plantent des vêtements en même temps que de la nourriture. Elles n'utilisent pas de poison. Elles utilisent la sagesse. Elles vivent en regardant la terre et le ciel. Et elles dialoguent avec tous les êtres qui vivent avec leurs routines dans les champs. Ces familles conservent également les semences paysannes. L'une des plus belles choses que j'ai vues et dont j'ai été témoin est une réunion d'échange de semences. Des familles de différentes régions se rencontrent pour échanger et partager la responsabilité de garantir aux générations futures des aliments sans poison. Je pense que ça, c'est un acte très sauvage.

Lorsqu'un vêtement vivant vieillit et atteint la fin de sa vie, il peut être retourné à la terre et devenir l'engrais d'une nouvelle plante, qui peut générer un nouveau vêtement, de manière circulaire, en dialogue avec une idée très simple : nous venons de la terre et nous retournons à la terre. En repensant à [la dernière rencontre de Selvagem](#), à laquelle a participé Eduardo Góes Neves qui a parlé de la terre noire et du compostage en tant qu'outil important pour l'agroécologie et l'agroforesterie, je ne peux qu'imaginer que ce vêtement vivant peut également contribuer à ce processus.

Le vêtement vivant tisse une grande toile : les plantes, les animaux, les champignons, les agriculteurs, les couturières, les brodeuses, les teinturières, les tisseuses sont tous connectés et donnent vie à chaque

1 Le mot *ribeirinha* (*ribeirinho*, au masculin) est utilisé en Amérique du Sud pour nommer les communautés qui vivent près des rivières, qui ont comme activité principale la pêche et l'élevage (N.T.).

2 En Amérique du Sud, au temps de l'esclavage, le terme *quilombo* désignait les villages et communautés formées par les esclaves en fuite dans les régions reculées à l'intérieur des terres. Aujourd'hui, il existe au Brésil entre 3000 à 5000 *quilombos*, et le terme désigne aussi bien des terres issues des quilombos du temps de l'esclavage que des terres et villages achetés, acquis ou occupés par des populations afro-descendantes ou afro-américaines [N.T.]

vêtement vivant qui naît de ces entrelacements. Une toile qui comprend que produire, c'est régénérer. Régénérer le sol, régénérer les relations, régénérer les esprits. Il existe une grande opportunité en ce qui concerne la gestion de l'abondance, comme l'a si bien dit Eduardo. Également inspirée par *Regenerantes de Gaia* (Régénérateurs de Gaïa) de Fabio [Scarano], je ne cesse de penser aux bromélias. Lorsque j'ai rencontré Anna [Dantes] pour la première fois, j'ai acheté un coffret de livres intitulé *Cabinet de curiosités* et le premier livre que j'ai ouvert, un tout petit, était celui de Manuel Arruda da Câmara. Une thèse sur les plantes du Brésil qui peuvent produire du lin. En 1795, il s'interroge : pourquoi le Brésil, avec sa vaste biodiversité et ses plantes indigènes à potentiel textile, s'obstine-t-il à importer du lin d'Europe ? En effet, il existe une infinité de possibilités textiles ici. Pourtant, nous utilisons du plastique. Et lorsque nous n'utilisons pas de plastique, nous utilisons la monoculture.

Le coton produit à grande échelle au Brésil n'est pas le coton que nous utilisons pour fabriquer nos vêtements. Il est produit en contre-saison du soja et, au lieu d'être arrosé par la pluie, il est arrosé par une énorme quantité de pesticides largués sur ses capsules par des drones robotisés. Il n'y a pas de vie là-dedans. Il n'y a pas non plus de mort, car je comprends que la mort fait partie de la vie. Il n'y a que la pénurie et la maladie. Et ils persistent à dire que c'est du coton durable. Ils voient le mot, ils transforment l'idée en un produit de plus.

Revenons aux bromélias. Imaginez la beauté d'un vêtement fabriqué à partir des bromélias ? Dans son livre, Manuel Arruda décrit quelques espèces de broméliacées qui peuvent produire du lin dans la *Caatinga* et dans la *Mata Atlântica*. Comment restaurer ces biomes en développant leur culture avec d'autres espèces ?

C'est avec ces idées en tête que nous avons créé, à l'atelier, un pôle de recherche qui va au-delà de la production de vêtements et s'attache à trouver des solutions et des initiatives pour l'industrie textile. Nous partons de cette rencontre entre les connaissances ancestrales et la science contemporaine. L'un des nouveaux projets est un tissu à base de mauve. La mauve est une espèce originaire d'Amazonie qui est produite par des familles *ribeirinhas* de la région de Castanhal, dans l'État

du Pará. Elle aime pousser le long des berges. Elle est forte, longue et très difficile à reproduire en monoculture. Le défi consiste à la transformer en un fil fin et malléable. Et nous y parvenons. Nous faisons notre place dans l'industrie. J'ai peur, mais j'y vais quand même.

Nous testons également la teinture naturelle à plus grande échelle. En utilisant des machines industrielles avec nos colorants et nos procédés, nous avons pu obtenir des résultats intéressants. L'industrie est stupéfaite de constater qu'elle peut fabriquer de la couleur à partir de plantes et que ce processus ne nécessite ni gants, ni masques, ni pétrole. Il n'y a pas besoin non plus de traitement de l'eau. Les teinturiers ont envie de manger la teinture et en quelques rencontres, ils sont passionnés. Je me suis fait de bons amis au cours de ces expériences. Et l'échange de connaissances est puissant. Comprendre ce que vous ne voulez pas faire pour faire ce que vous voulez faire est précieux.

Mais ne nous faisons pas d'illusions. Ceux qui interviennent dans le processus ne sont pas les décideurs. Ils ne détiennent pas le pouvoir. Et je m'inquiète de la manière dont ces connaissances seront désormais utilisées. Jusqu'où elles peuvent aller. Parce qu'il ne suffit pas d'avoir les connaissances, il faut aussi en avoir l'intention. Et je m'inquiète des intentions de ceux qui ont l'argent et le pouvoir. Je n'ai toujours pas de réponse à cette question.

Certains me demandent : « Flávia, pourquoi ne déposes-tu pas un brevet ? Imaginez que la fast fashion ait accès à ces connaissances... ». Je réponds : « Je ne dépose pas de brevet parce que ce savoir ne m'appartient pas, il appartient au monde entier ». Et je me dis : laissons-les copier, car s'ils le font, nous aurons plus de forêts et moins de plastique !

Mais si nous ne repensons pas la consommation, la vitesse de consommation, il n'y aura aucun intérêt à ce que le marché commence à produire des vêtements vivants. Parce qu'il n'y a pas de vie qui puisse être produite à une telle vitesse, dans une telle quantité. La planète a plus de vêtements que d'êtres humains. Avez-vous vu cette photo du désert d'Atacama ? Quelle quantité de plastique mettons-nous dans le monde ? Le plastique ne devient pas de l'engrais. On dit que d'ici 2050, il y aura plus de plastique que de poissons dans l'océan.

Je pense au *pau-brasil*³. *Ibirapitanga*. Je ne peux pas le décrire, seulement ressentir la beauté de son tronc, de ses feuilles, de sa graine. La beauté de suivre son encre qui se détache du bois, qui voyage dans l'eau et qui, à son passage, transforme tout en orange, puis en rose et enfin en rouge. Je pense à la relation tendue entre le pouvoir et la violence contenue dans sa couleur. Je pense à tous les siècles de la période coloniale et à tout ce qui est fixé dans sa mémoire. Sa coloration valait à un moment donné de l'histoire plus que l'or. Son exploitation a été responsable de la mort de milliers d'indigènes et d'une grande partie de la déforestation de notre *Mata Atlântica*. Dans le même temps, il y a peu de témoignages faisant état de son utilisation dans les traditions de fabrication du coton des peuples qui vivaient ici à l'époque. Je pense que c'est parce que ces gens savaient qu'ils pouvaient avoir du rouge avec la feuille de *crajiru*, avec les racines des Garance et avec l'*urucum* lui-même. Ils n'avaient pas besoin de tuer un arbre qui met tant de temps à atteindre sa maturité et qui pose tant de questions délicates concernant sa reproduction. Ils pouvaient éventuellement transformer le bois lorsqu'il mourait ou tombait pour une raison quelconque. Le *crajiru* est une feuille, la garance est la racine d'une liane et l'*urucum* est une graine. Les possibilités offertes par notre biodiversité sont d'une grande puissance. Mais la pensée unique a traversé l'Atlantique sans hésitation. Chaque fois que je mets du *pau-brasil* dans mon chaudron, j'entre en contact avec ma propre identité, qui vit dans cette tension d'être une chair qui est l'enfant de cette violence et aussi de cette puissance. Et en remuant l'encre dans mon chaudron, j'essaie de transformer ce rouge en amour. Une fois de plus, je vis les régénérateurs de Gaïa. Je pense aux clusias qui ont été transformés : d'étrangleurs à régénérateurs. Et je me mets moi aussi dans la peau d'une plante. Pour faire germer des graines partout où je passe.

L'une de ces graines est CORA. CORA est né après ma rencontre avec Anna et Selvagem. CORA est un projet qui vise à étudier et à

³ *Bois-brésil* en français. Au XVI^e siècle, les marchands portugais organisent le commerce vers l'Europe d'une espèce de bois native de la côte brésilienne, le pernambouc. Par métonymie, ce « bois de braise » devient progressivement le nom du pays, le Brésil [N.T.]

vivre les couleurs du Brésil. Nous commencerons là où nous sommes : la *Mata Atlântica*. Notre première expédition est à venir. Nous partons dans la forêt avec Jorge Ferreira, un autre sorcier régénérateur, fils de la forêt, qui étudie les champignons dans la région de Paraty. Ensemble, nous allons chercher de nouvelles espèces qui produisent de la couleur et contribuent à la régénération du biome. CORA est un laboratoire vivant qui connecte les couleurs et les êtres. C'est de la recherche scientifique. C'est un savoir ancestral. C'est l'intuition et l'enchantement. CORA est un jardin agroforestier cultivé par des artisans qui retrouvent une autonomie sur les matériaux et leurs moyens de production. CORA, c'est un film, un livre et de l'art. C'est un appel à tous ceux qui veulent rejoindre ce rêve. Ce rêve sauvagement vivant.

FLAVIA ARANHA

Elle est née à Campinas, dans l'État de São Paulo, et a grandi dans un environnement proche de la nature et de l'art. Son regard a toujours été attentif aux dualités quotidiennes ; la délicatesse et la puissance de tout ce qui existe motivent son processus créatif et son parcours entrepreneurial. Après une expérience dans l'industrie de la mode classique, elle a ouvert en 2009 son premier atelier-boutique à Vila Madalena, São Paulo, en plaçant la teinture naturelle au cœur de sa marque éponyme. La créatrice associe les connaissances traditionnelles aux nouvelles technologies pour développer des produits qui peuvent avoir un impact plus positif sur la société et l'environnement par le biais de la mode.

TRADUCTION

ALICE FERNANDES

Brésilienne de Curitiba (Paraná), elle travaille en tant qu'enseignante, traductrice, interprète et auteure de méthodes pédagogiques de portugais langue étrangère dans le milieu académique et associatif. Installée entre la France et la Belgique depuis plus de quinze ans, elle est également musicienne et dessinatrice collaborant dans différents collectifs artistiques.

RÉVISION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, il collabore également avec des communautés *Kaiowá*, *Guarani* et *Terena* dans le cadre de projets culturels.

La production éditoriale des Cahiers Selvagem est réalisée collectivement avec la communauté Selvagem. La direction éditoriale est faite par Anna Dantes, et la coordination par Alice Alberti Faria. La mise en page est réalisée par Tania Grillo et Érico Peretta. Pour la version française, nous remercions Alice Ferreira Fernandes et Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de 5 centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes.

Pour en savoir plus : selvagemciclo.com.br/colabore

Cahiers SELVAGEM
publication digitale de
Dantes Editora
Biosfera, 2022
Traduction française, 2024

